suite du 2ème PARACHUTAGE

contentent du rôle de sentinelles, cependant que je m'efforce de ranger au mieux la cache, qui ressemble bientôt à la caverne d'Ali-Baba, les bijoux en moins. »

6 heures moins le quart. La nuit fait progressivement place au jour. Une ferme de l'autre côté de l'Orzon pourrait apercevoir ce « bizarre travail nocturne ». Or il reste encore trois containers à monter. Il est trop tard pour les acheminer. Une solution : « les rouler en contrebas dans le fossé bordant la pente, fossé rempli de l'eau nauséabonde des égoûts de Saint-Symphorien. » « Le feuillage, ramené dessus, les cachera pour la journée et le soir venu, six « visiteurs du soir » reprendront le travail interrompu. » Il faudra deux heures d'effort à cinq gars « pour arracher de la vase où ils étaient enfoncés les lourds containers pour les hisser jusqu'au stand. »

Ce jour-là, **Garel** téléphona à **Besson** pour l'informer que les colis manquants n'avaient été récupérés que vers midi et mis en lieu sûr chez un paysan du plateau. **Pierrot Brally** fit appel au « père **Véricel,** l'épicier primeur de la place de la République » pour récupérer « pour Fred et Lafond » les cinq colis « qui n'étaient autres que des postes émetteurs du dernier cri ». Malheureusement, quatre parachutes étaient introuvables, « détenus certainement, pense Bertrand, par des fermière alléchées à la pensée des soyeux chemisiers « made in England ». Quelqu'un se chargea de les faire taire.

Les jours ou plutôt les nuits qui suivirent ce second parachutage, **Bertrand, Germain et Tito** les mirent à profit pour mettre en ordre les « cadeaux de nos amis anglais » entreposés au Calvaire. « Il nous fallait dresser l'inventaire des fusils, fusils mitrailleurs, mitraillettes, revolvers, munitions et explosifs, sans oublier les chargeurs que nous avions remplis soir après soir. »

A ce sujet, **Besson** raconte qu'ils trouvèrent « tout un stock de boîtes de conserve Made in Ingland ». Ils les conservèrent « pour le futur maquis ». Ils découvrirent aussi dans le compartiment d'un container qui avait séjourné dans la vase, « deux énorme pains, genre pain de mie, blancs, si blancs que nos yeux s' écarquillaient d'envie. Hélas ! Notre nez ne s'y trompa pas... Pendant deux jours, l'eau des égoûts s'était sournoisement infiltrée, les rendant totalement impropres à la consommation. »

Parmi le matériel figurait « les explosifs, sorte de pains de mastic ». Avec des petits livres explicatifs en cinq langues sur leur fonctionnement. **Bertrand** en présente un résumé page 71. « Pour des raisons de sécurité, il importait de mettre ce genre de matériel à l'écart, dans un autre endroit et si possible dans les environs immédiats. » **Germain** se souvint alors « de la petite cabane en béton, là tout près, dans la grande carrière abandonnée. » C'est là que furent rangés les « dangereux engins de mort ».

Le prochain parachutage raconté par **Joseph Besson** n'allait avoir lieu que le dimanche 9 juillet , mais avec « une surprise de taille », puisqu'outre les containers, seraient parachutés cinq hommes, dont le commandant Mary qui allait prendre la direction des maquis du Rhône pour la libération de la région et de Lyon. Cette fois, le terrain choisi serait situé aux Courtines, sur la commune de Duerne et porterait le nom de « Saphir II. »

17 - 21 JUILLET 1917

AU FRONT ET AU PAYS

D'après la correspondance d'Eugène (EG), de Marie Grange (MG) et le quotidien lyonnais l'Express (EX).

Lundi 16 juillet 1917- Marie Grange et ses enfants se rendent ce jour-là à Pomeys pour rencontrer **Jean-Marie Ferlay** qui fait partie de la même division que son époux Eugène, mais il n'est pas là. Par contre, elle peut parler à **Maria**, son ancienne employée de maison, qui tient l'auberge. (voir encadré).

Mardi 17 juillet - (MG) - **Jean et Pépé** (= les deux aînés, 9 et 5 ans) continuent leurs classes, il y en a plus pour longtemps maintenant, une quinzaine tout au plus. « Après ce sera les vacances, joie des petits, mais pas toujours celle des parents, surtout pour ceux qui n'ont pas de quoi les occuper, ni le temps de s'en occuper, ce qui fait le plus souvent que ceux-là vont chercher des distractions dans la rue, là où elles ne sont pas toujours très bonnes. Je tâcherai bien de trouver à caser mon **Jean** quelque part à la campagne, cela lui fera du bien. »

Jeudi 19 juillet - (EX) - Le lundi 16 juillet, a eu lieu un service pour le soldat **Jean Claude Denoyes**, récemment tombé pour la France (voir encadré).

(MG) - Quelle impression te font nos nouveaux alliés ? Il est vrai que vous ne pouvez pas tenir grande conversation, peut-être même ne les as-tu pas vus encore (voir encadré).

Alors vous êtes tout près du pays de notre sainte petite patronne. Prie-là bien et qu'elle daigne sauver bientôt notre pays et nous protéger tous. Vous devez y aller en pèlerinage me dis-tu. Vous me faites envie.

Tony (=Grange, épicier, frère d'Eugène) repart tout à l'heure, pas très content, c'est si vite passé.

Le père de Mr Bény est mort hier… » (voir encadré p.4).

MISÈRE NOIRE EN ALLEMAGNE

Vendredi 20 juillet - (MG) -Le fils **Bissardon de Pomeys** qui était prisonnier depuis le début de la guerre vient d'être rapatrié (voir encadré). Il a passé chez lui les trois premiers jours de la semaine seulement, car il n'est pas réformé, bien que sourd d'une oreille et borgne, mais on doit l'opérer de nouveau car son second œil est menacé.

Si tu l'avais vu mercredi, entouré de gens avides de savoir, surtout les femmes de ceux dont les maris sont prisonniers, faisaient cercle autour de

MARIA FERLAY (1880-1919) - Maria avait été employée chez **Eugène et Marie**, avant guerre. En août 1914, elle se trouvait dans son foyer, car elle attendait un bébé. Celui-ci naîtrait le 22 décembre, **Francine (=Marinette)**, qui épousera en 1937 **Jean Grange** mercier, le fils d'**Eugène et de Marie.**

Pendant la guerre, Maria, secondée par sa tante **Stéphanie Ferlay** (1880-1949), devait tenir la petite auberge-restaurant située juste en face de l'église. A noter qu'elle avait comme hôtes trois prisonniers allemands sous la surveillance d'un soldat français. C'est la seule fois où les courriers signalent la présence de prisonniers allemands dans la région.

JEAN CLAUDE DENOYES - Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur lui.

NOS NOUVEAUX ALLIES - Il s'agit des « Américains ». Après sa permission, **Eugène** a retrouvé son régiment, dans la Meuse. Il écrit que là, « nous allons construire des baraques pour nos nouveaux alliés qui sont déjà nombreux par là ». Le numéro 142 d'octobre 2017 a publié un long article à partir des courriers d'Eugène Grange : « Eugène Grange et les Sammies ». Le 14 novembre 2017,

suite page 4